

RAYON DE SOLEIL

par

M^{lle} Zénaïde FLEURIOT

ILLUSTRATIONS A. PÉCOUD

Nouvelle édition



Éditions Saint-Remi

– 2010 –

DU MÊME AUTEUR AUX *ESR*

La trilogie Daubry :

LE PETIT CHEF DE FAMILLE 229 p. 17,00 ☐

PLUS TARD OU LE JEUNE CHEF DE FAMILLE 244 p. 18,00 ☐

RAOUL DAUBRY 236 p. 18,00 ☐

La trilogie de Galadoc :

LE CLAN DES TÊTES CHAUDES 203 p. 17,00 ☐

AU GALADOC 261 p. 18,00 ☐

BENGALE 225 p. 18,00 ☐

La trilogie de Galadoc :

TRANQUILLE ET TOURBILLON 191 p. 16,00 ☐

LE CŒUR ET LA TÊTE, 213 p. 18,00 ☐

L'EXILÉE DU VAL ARGAND (À PARAÎTRE)

La bilogie de Gildas :

GILDAS L'INTRAITABLE 209 p. 17,00 ☐

SOUS LE JOUG 267 p. 19,00 ☐

BIGARETTE 152 p. 14,00 ☐

AIGLE ET COLOMBE 291 p. 20,00 ☐

UN CŒUR DE MÈRE SUIVI DE LE PREMIER TABLEAU 150 p. 14,00 ☐

LA VIE EN FAMILLE 232 p. 18,00 ☐

DE TROP 177 p. 15,00 ☐

UN FRUIT SEC 211 p. 17,00 ☐

SANS BEAUTÉ 217 p. 17,00 ☐

MONSIEUR NOSTRADAMUS 238 p. 18,00 ☐

MANDARINE 281 p. 19,00 ☐

CALINE 231 p. 18,00 ☐

EN CONGÉ 150 p. 15,00 ☐

BOUCHE-EN-CŒUR 169 p. 15,00 ☐

UN ENFANT GÂTÉ 147 p. 14,00 ☐

PAPILLONNE 147 p. 14,00 ☐

FEU & FLAMME, 189 p. 16,00 ☐

TOMBÉE DU NID, 237 p. 18,00 ☐

RAYON DE SOLEIL, 175 p. 16,00 ☐

Éditions Saint-Remi
BP 80 – 33410 CADILLAC
05 56 76 73 38
www.saint-remi.fr

RAYON DE SOLEIL

I

L'AMIE DES HIRONDELLES

C'ÉTAIT une bien belle tour que celle de la vieille église de Bordic. Elle montait tout droit vers le ciel, que l'on apercevait à travers les embrasures vides des hautes fenêtres. Cette longue, longue aiguille de granit percée d'innombrables petits trous, invisibles d'un peu loin, avait été baptisée par les enfants « la Tour des hirondelles ». Ils avaient remarqué qu'à certaines heures, des centaines de ces jolis oiseaux batifolaient autour. Le jour en était obscurci, c'était comme un nuage mouvant qui parfois tendait de noir la tour grise.

Autant la grande place était morne et silencieuse, autant il y avait de gaieté et de mouvement dans l'air, grâce à mesdames les hirondelles. On n'entendait que des *cui, cui* perçants. Elles passaient comme des traits devant les yeux, elles se lançaient de biais dans l'azur comme des flèches, elles se rejoignaient, et, à peine le temps de se dire un petit bonjour, elles repartaient et s'en allaient tournoyer autour du beau clocher, qui avait l'air d'un bon vieux papa très indulgent. Ah ! les petites folles ! ne vont-elles pas se frapper la tête contre les arêtes de granit ?

« Grand-père, comme il y en a ce matin ! » s'écria une voix argentine.

Et une enfant de douze ans au plus s'avança sur un solide balcon, bâti en briques, et ornement de la maison qui faisait face à la tour.

Elle s'appelait Amélie du Martelek, elle était toute gentille avec son tablier rose bordé de dentelle, et il fallait voir comme elle s'installait commodément dans la cabane d'osier placée dans l'angle du balcon, un bain de mer très confortable, doublé en

perse et garni de coussins. Une fois assise, elle tira un calepin de sa poche, prit un crayon, et, les yeux sur les hirondelles, elle écrivit des chiffres très bien formés.

« À quel nombre en es-tu arrivée, petite ? dit une grosse voix qui partait du fond de l'appartement.

— Grand-père, j'en ai marqué cinquante-deux. Mais comme il y en a, mon Dieu ! comme il y en a aujourd'hui ! Je n'en ai jamais vu autant, je crois.

— Je pense que tu ne pourras jamais les compter au juste, Amélie, reprit la grosse voix.

— Pourquoi, grand-père ?

— Parce qu'elles vont et viennent si vite, elles font tant de zigzags, elles se ressemblent tant, que tu dois les confondre. Allons, bon ! vieux bavard que je suis, je me suis fait une estafilade. »

Amélie bondit hors de la cabine, plongea la main dans la poche de sa robe et en retira un étui.

« Grand-père, j'ai du taffetas d'Angleterre ; voulez-vous que je vous panse ? » dit-elle.

Une figure surmontée de mèches grises soigneusement ramenées sur le front et dont la joue droite était toute blanche de mousse de savon, puis une main qui tenait un rasoir à la lame brillante s'encadrèrent dans la porte-fenêtre. Cette figure et cette main appartenaient à M. Chantelau, le grand-père d'Amélie.

« Suis-je assez blessé pour cela ? » demanda-t-il en riant.

Et il tourna vers la petite fille sa joue rasée, une joue énorme qui se continuait dans un énorme menton. Une rayure rouge était tracée entre eux comme un trait d'union.

« Oh ! grand-père, c'est une grande coupure ! s'écria Amélie. Mettez-vous à genoux, s'il vous plaît. »

Il obéit. Elle avait taillé une bande très mince dans une toile gommée ; elle l'imbiba de salive, mesura exactement la coupure et très gravement colla le taffetas sur la petite blessure.

« Maintenant dépêchez-vous, s'il vous plaît, bon-papa, car voici les voitures qui arrivent de la gare, et nous allons nous amuser à voir descendre les voyageurs. »



Amélie du Martelek, les yeux fixés sur les hirondelles,
traçait des chiffres sur un calepin

À gauche de la place apparaissaient en effet plusieurs omnibus, qui s'éparpillèrent après l'avoir traversée. Le plus grand se dirigea vers une porte cochère qui s'ouvrait béante. Au moment où il s'engouffrait sous la voûte sombre, la portière s'ouvrit et un jeune homme sauta bien imprudemment à terre.

Amélie, qui avait suivi du balcon tous les mouvements de l'omnibus, vit le voyageur regarder autour de lui, comme quelqu'un qui cherche à s'orienter ; puis il leva la tête, évidemment pour suivre des yeux les hirondelles qui se mettaient presque à la portée de sa main. Le vol de ces jolis oiseaux est un baromètre naturel : si elles s'élancent très haut dans les airs, c'est signe de beau temps ; si de leurs ailes pointues et de leur petite queue fourchue elles effleurent le sol, la pluie n'est pas loin ; et elles la prédisaient depuis le matin.

« Voilà un monsieur qui aime les hirondelles comme moi, grand-père, dit Amélie à M. Chantelau au moment où il mettait le pied sur le balcon.

— Hum, dit le grand-père, défie-toi, Amélie ; les garçons n'aiment pas les oiseaux à ta manière. Si j'étais une hirondelle... »

Et le bon grand-père sourit à l'idée de se comparer, lui si gros, si lourd, à cet oiseau léger et gracieux.

« Si j'étais une hirondelle, je n'aimerais pas à me voir regarder ainsi par un gars de cette espèce. »

Pan !

Amélie porta ses deux mains à ses oreilles et jeta un cri de douleur.

Le jeune homme qui suivait si attentivement des yeux les hirondelles avait pris dans sa poche un petit objet brillant, avait tendu le bras, et pan ! une jolie hirondelle était tombée à ses pieds.

Elle était là, la pauvrete, comme un petit point noir et blanc sur le pavé grossier. Amélie s'écria :

« Je la vois respirer. Grand-père, si elle n'était que blessée ! reprit-elle ; allez la demander, s'il vous plaît, à ce méchant monsieur.

— C'est un chasseur, Amélie, et les chasseurs ne sont pas méchants. Si cette petite folle d'hirondelle n'était pas allée voler devant ses yeux comme pour le narguer, il n'aurait pas pensé à tirer sur elle. Mais on t'appelle, je crois.

— C'est grand'mère », dit Amélie.

Et, se penchant vers la porte-fenêtre, elle dit de sa jolie voix :

« Grand'mère, je suis sur le balcon à voir voler les hirondelles.

— Même quand on tire des coups de revolver sur la place », dit une voix grondeuse.

Et la grand'mère d'Amélie parut sur le balcon. S'adressant à son mari qui s'était confortablement installé dans le bain de mer, elle ajouta :

« Qui donc s'amuse à tirer des coups de revolver sur nos hirondelles, Pacifique ?

— C'est un voyageur, répondit M. Chantelau. Il a l'air d'attendre qu'on lui apporte ses bagages.

— Le voilà, grand'mère, là, sous le réverbère », dit Amélie.

Les yeux perçants de Mme Chantelau suivirent les yeux de sa petite-fille.

« Grand Dieu ! dit-elle, c'est lui, c'est ton frère, c'est Guillaume.

— Guillaume ! » répéta Amélie avec joie ; mais elle ajouta tristement :

« Pourquoi tue-t-il les hirondelles ?

— Tes frères ont-ils jamais su autre chose que détruire ? » dit Mme Chantelau avec raideur.

La raideur, elle se lisait sur tous les traits de la bonne dame, car elle n'était pas méchante, la grand'mère d'Amélie ; elle soignait si bien son mari, elle élevait avec tant de sollicitude sa petite-fille, elle était si généreuse envers ses vieux domestiques, elle donnait si largement aux pauvres. Méchante ! non ; mais raide comme une barre de fer. Ses cheveux gris qui s'appliquaient en bandeaux rigides sur son front, sa taille plate, bien serrée dans une robe de cachemire brun, son cou très long monté comme sur un pivot, ses mains qui semblaient faites de fils d'archal croisés, ses yeux noirs qui brillaient comme des pointes d'acier, son menton taillé

en éperon, tout dans sa personne se résumait dans ce mot : raideur.

Ce n'est pas elle qui aurait pris pour devise : « Je plie et ne romps pas ». Avec elle il fallait rompre et immédiatement, ou cela n'allait plus. Entre son mari, le plus conciliant des hommes, le plus tendre des grands-pères, et sa petite-fille, dont les yeux bleus semblaient distiller du miel, dont le cœur n'était qu'amour et soumission, elle n'avait guère l'occasion de faire montre de sa raideur ; mais dans le passé il n'en avait pas été de même, et c'est bien le moment de raconter la très courte histoire d'Amélie du Martelek.

Amélie du Martelek ne faisait encore que bégayer. Elle dormait encore le jour comme une marmotte dans les bras du mari de sa nounou, un brave pêcheur qui, avec son teint noirci, ses yeux bordés de rouge, deux charbons ardents, ses cheveux qui se dressaient comme des serpents noirs sur sa grosse tête, avait l'air d'un bon diable berçant un séraphin, quand le plus grand malheur qui puisse arriver à un enfant et même à un homme tomba sur sa tête blonde. Sa mère, la fille charmante de M. et Mme Chantelau, la quitta pour longtemps, pour toujours, dirait-on, si les enfants et les mères ne devaient pas se rencontrer là où les séparations n'existeront plus.

La pauvre petite vit couler bien des larmes sur la figure de son père, de sa sœur aînée et de ses frères, qu'elle ne distinguait pas encore par leurs noms ; elle entendit des sanglots déchirants, et sa nourrice assura que plus d'une fois elle avait vu ses beaux yeux bleus devenir humides. La nourrice aurait affirmé bien d'autres choses beaucoup plus extraordinaires ; mais plus tard, quand Amélie montra le cœur le plus aimant et le plus fidèle, on ne douta plus qu'elle n'eût eu, poupon, l'intuition de la douleur de sa famille et qu'elle n'eût pleuré à sa manière la chère maman qui n'avait pas de plus grand bonheur que de tenir sur ses genoux cette dernière née qui lui ressemblait.

Les autres enfants n'avaient rien pris d'elle. Ils étaient, comme leur grand-père maternel, hauts en couleur, bruyants, tapageurs.

Même sa fille aînée, qui avait seize ans quand naquit l'innocente, ne lui donnait aucune satisfaction et n'avait aucune beauté ni aucune grâce. Si l'on avait coupé ses cheveux ras comme ceux de ses frères, si elle avait été habillée comme eux, on l'aurait prise pour un garçon, tant elle avait l'air hardi, la démarche brusque et la voix rauque. Ce fut elle aussi qui accueillit le plus mal la petite Amélie.

« Avions-nous besoin de ça ici ? » dit-elle brutalement, quand elle lui fut présentée le jour du baptême ; la tête couverte d'un joli béguin brodé.

Les garçons ajoutèrent, en faisant des culbutes, qu'ils sauraient morigéner ce petit chat, s'il s'avisait de miauler à leurs oreilles. La demi-sœur du père d'Amélie, qui demeurait au Martelek et qui avait un caractère étrange, avait dit :

« Bien, mes enfants, je compte sur vous. »

Mais la mère, devant cette mignonne créature qui annonçait devoir lui ressembler, l'aimait déjà si passionnément que Marie-Reine, sa fille aînée, en devenait jalouse et, ne devinant pas l'état maladif de sa mère, lui faisait à tout propos des scènes effroyables.

Elle les regretta le jour où il lui fallut comprendre que celle dont elle jalousait l'amour n'en pourrait plus donner des preuves ni à elle ni aux autres ; mais à quoi servent de pareils regrets !

Ce fut la ressemblance d'Amélie avec sa mère qui lui valut d'être arrachée à la vie qui l'attendait dans la maison paternelle, régentée désormais tant bien que mal par la tante et la sœur aînée. Ses grands-parents en furent tellement frappés qu'un désir violent leur vint d'offrir l'abri de leur confortable maison à cette colombe qui se trouvait nichée dans un nid de vautours.

Après la lugubre cérémonie du service de huitaine, ils se concertèrent et cherchèrent leur gendre, qu'ils trouvèrent occupé à raccommoder un filet.

Le pauvre homme était tout abattu, et il portait souvent la main qui tenait la navette à ses yeux brûlés par les larmes. Bernard, le fils aîné, était couché sur un tas de planches, le corps soulevé par des sanglots.

« Ludovic, dit carrément Mme Chantelau, qui était jeune encore, mais déjà bien en fer, qu'allez-vous décider pour la petite Amélie ? »

Il rattrapa la navette qui lui échappait, et dit :

« Rosine et Marie-Reine s'en occuperont, belle-mère.

— Votre sœur ! répéta Mme Chantelau en haussant les épaules : elle a trop mal élevé vos autres enfants. C'est une grande plaie dans les familles que les vieilles filles de cette espèce. Quant à Marie-Reine, autant en charger Bernard, ou Guillaume, ou Rodolphe, ou Emmanuel. Savez-vous ce que fait Marie-Reine en ce moment ? Elle navigue dans un bateau plat comme ma main et où une jeune fille convenable ne devrait jamais entrer. Et savez-vous où nous avons trouvé Amélie ? Assise par terre dans le vestibule, tout près d'un grand baquet d'eau où elle se noierait, l'innocente, si elle avait seulement l'idée de se pencher dessus. »

Il répondit de son air atterré :

« Que voulez-vous que j'y fasse ?

— Je viens vous le dire, Ludovic. Vous comprenez bien que ce n'est pas à mon âge et avec le chagrin que j'ai dans le cœur... »

En ce moment la tige de fer qui soutenait la tête de Mme Chantelau plia sous cette force mystérieuse qui a pour nom la douleur et sous laquelle le fer lui-même s'assouplit, et de grosses larmes jaillirent de ses yeux d'acier.

« Je dis donc, Ludovic, reprit-elle en essuyant ses yeux, que, malgré l'embarras que nous donnera la présence d'un enfant chez nous, je me chargerai d'Amélie et l'emmènerai aujourd'hui même, si cela vous convient.

— Vous êtes bien bonne, belle-mère, dit le pauvre homme ; si ça plaît à sa tante, à sa sœur et à ses frères, je vous la donne de bon cœur. Je dirai même que..., que j'ai une raison de consentir à votre demande ; mais je ne me souviens plus. »

Et il prit sa tête entre ses mains.

« Le pauvre homme n'y est plus du tout, et cela se comprend, dit sa belle-mère ; je vais m'occuper des bagages de cette petite. Restez là, Pacifique, et demandez-lui de temps en temps s'il se souvient. Il faut le ménager, car la tête est faible. La résolution

que nous avons prise est grave ; mais quand j'ai pris une résolution, je ne puis supporter que l'on vienne mettre des bâtons dans mes roues. Surtout que les femmes ne se mêlent pas de le conseiller. Je veillerai à ce qu'elles n'imaginent pas de vous déranger. En définitive, il est le maître ; mais comment arriverons-nous à en tirer quelque chose. Ah ! le chagrin vous détruit un homme en un tour de main. »

Et elle quitta le hangar couvert où M. du Martelek, qui était un pêcheur passionné, serrait ses engins de pêche et toutes sortes d'objets dont on n'aurait pas su dire l'usage. Le bon grand-père, qui depuis la mort de sa fille ne cessait de soupirer, demeura au poste qui lui avait été assigné.



II

POURQUOI ET COMMENT AMÉLIE FUT ARRACHÉE DU MARTELEK

ASSIS sur un escabeau, les deux mains appuyées sur sa canne, M. Chantelau se plongeait dans ses souvenirs et soupirait à fendre l'âme.

De temps en temps il se redressait et disait automatiquement :
« Est-ce venu, Ludovic ? Vous souvenez-vous ? »

Mais M. du Martelek ne répondait rien, et, tout en entassant maille sur maille, il poursuivait la pensée fugitive qui s'était envolée de son cerveau fatigué par plusieurs nuits d'insomnie.

Il semblait que des ailes lui avaient poussé, à cette pensée rebelle qu'il ne parvenait pas à ressaisir.

Elle ne se laissa prendre qu'au dernier moment, pendant le léger repas d'adieu offert à M. et Mme Chantelau, qui allaient regagner leur ville.

M. Chantelau soupirait entre chaque bouchée ; mais Mme Chantelau avait repris son attitude inflexible et faisait trêve à ses souvenirs douloureux pour discuter avec Mlle Rosine et avec l'aînée de ses petits-enfants, qui, par un revirement subit, ne voulait plus que la petite Amélie quittât le Martelek.

Flanquée d'un frère à droite et à gauche, Marie-Reine ripostait vertement aux raisons données par sa grand'mère, et tout ce qu'elle disait était répété par deux échos vibrants.

Amélie, assise entre son grand-père et son père sur une chaise haute qui avait servi à plusieurs générations, assistait à ce tournoi de paroles, sans en comprendre le sens. Son regard s'attachait avec une innocente surprise sur le visage enflammé de sa tante et de sa sœur, et sur la figure rigide de sa grand'mère. Parfois elle se tournait vers le pacifique grand-père, auquel elle avait tout de suite témoigné de l'amitié, et ses menottes s'abattaient par un geste plein de confiance sur l'énorme main qui se trouvait à sa portée.

« Marie-Reine, tais-toi, dit tout à coup Mme Chantelau avec énergie ; tu deviens d'une impertinence ! Ton mauvais caractère a assez fait souffrir ta pauvre mère, et je ne suis pas d'humeur à recevoir tes boutades.

« Une fois pour toutes, je te dis que tu n'es pas taillée pour jouer le rôle de bonne sœur aînée. Ne viens donc pas mettre des bâtons dans nos roues au sujet d'Amélie. Et d'ailleurs est-ce à toi de décider une affaire de cette importance ? Ludovic, m'entendez-vous ? Je vous le demande pour la dernière fois : oui ou non, voulez-vous nous donner cette innocente, dont vous n'avez que faire au Martelek et qui réclame encore tant de soins ?

— Il va dire non », murmura Mlle Rosine en frottant l'une contre l'autre ses petites mains.

Mais lui se leva et d'une voix ferme répondit :

« Oui, emmenez-la. »

C'est que l'idée, la volage idée qui ne se laissait pas prendre, avait soudain fait une halte dans son cerveau. Elle était là, personne au monde n'aurait pu en ce moment l'en chasser, ni épaissir le brouillard autour d'elle.

« Avant de mourir, reprit-il, ma pauvre femme m'a fait beaucoup de recommandations. Elle m'a dit, je l'entends encore : « Si mes chers parents acceptaient d'élever Amélie, qui a besoin de soins, donnez-la, mon ami, au moins pour quelques années ; ne la laissez pas dépérir en d'autres mains, je m'en réjouirai là-haut. »

Et comme Marie-Reine, poussée par sa tante, essayait une dernière protestation, il frappa du poing sur la table et s'écria : « Qu'on se taise ! J'accomplis un des derniers désirs de votre mère. »

Les situations émouvantes déplaisaient toujours à Mme Chantelau, et elle venait d'en être saturée. Elle se hâta d'échapper à celle-ci en plaçant Amélie dans les bras de son mari, et disant d'elle comme elle aurait parlé d'un colis :

« Portez-la dans la voiture bien vite. »

Puis elle avait dit adieu à son gendre, retombé dans son abattement, et, sans prendre autrement congé de Mlle du

Martelek et de ses petits-enfants, qui d'ailleurs s'étaient momentanément éclipsés, elle avait rejoint dans la voiture son mari et la nourrice d'Amélie qui la portait, et avait dit :

« Fouette, cocher ! »

Voilà toute l'histoire d'Amélie du Martelek et les motifs de sa transplantation chez ses grands-parents, M. et Mme Chantelau.

« Ce garçon-là va venir vous demander à déjeuner sans doute, dit M. Chantelau à sa femme ; êtes-vous préparée à cet assaut ?

— Il serait étrange que notre déjeuner ordinaire ne suffit pas à un du Martelek, répondit Mme Chantelau d'un air pincé : chez eux la cuisine a toujours été épouvantable. Hélas ! ce changement d'alimentation a compté dans le changement de santé de notre pauvre fille ! »

Elle baissa la voix et ajouta :

« Voyez Amélie, elle a très bonne mine certainement, ni trop maigre ni trop grasse, fraîche et alerte. Mettez-la au régime paternel, faites-la manger des moules et toutes les horreurs que pêche son père, vous la verrez changer à vue d'œil.

— Ses frères, qui mangent cette cuisine, sont de fameux poulets cependant, ma femme. Quel âge a ce Guillaume ? À peine dix-sept ans. Quelle carrure ! quelle vigueur ! »

Mme Chantelau haussa les épaules.

« À quoi cela leur sert-il, Pacifique ?

— Comment ! mais à se faire respecter. Il faudrait voir qu'on imaginât de chercher querelle à un du Martelek. »

Mme Chantelau dit crûment à son mari qu'il n'avait pas le sens commun ; puis, consultant la montre engloutie dans une pochette placée à gauche sur sa taille de fer, elle appela Amélie.

Amélie, qui n'avait pas quitté le balcon dans l'espoir de voir son frère, accourut docilement à l'appel.

« Vois-tu Guillaume, Amélie ? vient-il de notre côté, oui ou non ?

— Grand'mère, il est rentré dans la cour de l'hôtel ; j'ai beau regarder, je ne le vois plus.

— J'en suis fâchée pour lui ; mais, comme l'heure de notre déjeuner va sonner, nous allons nous mettre à table. Va dire à la cuisinière qu'elle peut servir. »

Amélie traversa l'appartement avec la légèreté et la rapidité d'une sylphide.

M. Chantelau se leva, et, boutonnant sa redingote d'un geste fébrile :

« Je vais voir un peu ce que devient ce jeune homme », dit-il d'un ton qu'il voulait rendre autoritaire.

Mais Mme Chantelau posa sa main de fil d'archal sur l'épaule arrondie de son mari, et dit :

« Pacifique, pas de démarche insolite, je te prie : Guillaume sait le chemin de notre maison.

— Amable, dit le brave homme, qui s'assit sous la pression du doigt de fer, puis qui se releva d'un bond comme s'il y avait une pile électrique cachée dans son fauteuil, tu n'aimes pas assez tes petits-enfants. »

Aïe, il en avait trop dit : Mme Chantelau recula de trois pas pour mieux le foudroyer du regard. Ses tout petits yeux noirs vomissaient la mitraille et formaient une artillerie qui, dans les combats singuliers qu'elle livrait, effarait l'ennemi avant de le réduire en poussière.

« Je n'aime pas mes petits-enfants ! répéta-t-elle ; où avez-vous fait cette belle découverte, monsieur Chantelau ? Je n'ai pas aimé Bernard, n'est-ce pas ? Je n'aimais peut-être pas ma fille non plus ? Dites que, si j'avais su commander chez moi, elle ne serait jamais devenue la femme de cet ours de du Martelek, auquel ses enfants ont le grand tort de ressembler.

— Amable, ma chère, ce mariage ne s'est pas fait sans ton approbation.

— Mon approbation ! Il m'a bien fallu la donner, ma fille ne voulant rien entendre, ni vous non plus.

— Pardon, moi, je la laissais libre, tout en lui conseillant d'épouser de préférence un receveur de l'Enregistrement ou un notaire. Ces gens-là sont des hommes tranquilles et ne quittent pas le pays. Mais le du Martelek lui avait plu et à toi aussi.

— À moi, jamais. Un ours, un ours mal léché, qui n'a pas voulu laisser sa femme passer fût-ce quinze jours chez ses parents.

« Ne me mettez pas cette affaire sur le dos, Pacifique. Il n'y avait rien en ce mariage qui pût me plaire. Pourriez-vous me dire ce qui pouvait me plaire ? répéta-t-elle d'un ton de défi.

— Mais tout : le nom, le château, les armoiries, la petite gloriole enfin. Ne t'enlève pas, Amable, ne t'enlève pas, mais tu m'as dit plus d'une fois :

« Je me suis mésalliée en vous épousant, Chantelau : je trouve bon que ma fille répare la faute que j'ai faite, car enfin j'étais une Pirautrac... »

« Et tu en avais plein la bouche, ma bonne amie, mais je ne t'en ai jamais voulu. Ma famille est honorable et d'une ancienne honorabilité, cela me suffit.

— On ne vous reprochera jamais d'être ambitieux, vous. Tout vous satisfait, jusqu'à votre gendre et vos petits-enfants, dont l'aîné, hélas ! a été envoyé en Afrique sans le moindre grade. Approuvez-vous cela ?

— Non, oh non, c'est triste de voir ce beau garçon faire le désespoir de sa famille. Du Martelek lui-même souffre bien du caractère de ses enfants. À la dernière Noël il me l'a dit.

— Et vous a-t-il dit aussi qu'ils ne pouvaient manquer d'être autrement, tenant de lui ?

— De lui, Amable ! Du Martelek est un homme négligent pour ses devoirs de père de famille et pour sa fortune : mais il a toujours été raisonnable. C'est pourquoi je lui ai donné ma fille.

— Alors de qui tiennent ces cerveaux brûlés, cette Marie-Reine qui n'a pas une once de sens commun, ce pauvre Bernard qui est en Afrique ? Et les autres, mon Dieu, qui sont des paresseux fieffés, sans manières, sans complaisance, sans aucune amabilité ?

— Je te le dirais bien, Amable, mais cela te fâcherait. »

Et M. Chantelau toussa très fort.

« Moi ! Votre gendre ira-t-il jusqu'à prétendre que ces enfants détestables, moins Amélie que j'ai élevée, me ressemblent, à moi ?

— Non, oh non ; toi, tu n'es Pirautrac qu'à demi.

— Les du Martelek ont-ils la prétention de ressembler aux Pirautrac ?

— Avec des modifications, ma chère. Surtout parlons sans nous agiter. Il y a des défauts qui hantent une génération comme certaines maladies. Nos petits-fils ont la tête près du bonnet : ton père était renommé pour ses violences. Ne te récrie pas, il s'en faisait gloire. Ils sont dépensiers, trop indépendants : mon beau-père a dû quitter l'armée après une série de duels ; il est venu à bout d'une superbe fortune et n'a rien laissé après lui.

« Calme-toi. Ceci n'est pas un reproche, Dieu m'en garde ; mais j'ai dû mettre cette raison en avant près de du Martelek lorsqu'il s'est agi de refuser le changement de la pension que je lui fais en un capital qui fondrait comme la neige au soleil.

« Ma propre fortune doit suffire à tout, lui ai-je répondu ; vous savez que mon beau-père est mort insolvable, je ne puis déplacer mes capitaux, ni vendre mes terres. Une bonne pension régulièrement servie ! voilà ce qui a été la dot de ma fille, et ce que je vous servirai bien régulièrement. »

« Tu as approuvé ma réponse.

— Comme j'approuve en général tout ce que tu fais, dit Mme Chantelau, qui s'était subitement radoucie en entendant la délicate allusion faite par son mari au caractère de son père. Où en serions-nous si nous avions écouté toutes les demandes de du Martelek ? En cela il doit être poussé par sa sœur, un panier percé, et par ses enfants. Vois-tu quatre-vingt mille francs arrivant au Martelek ? Quelle aubaine ! Et un an après, qu'en resterait-il ?

« Ainsi donc nous continuerons à refuser mordicus, nous ne nous laisserons entamer par rien, mon ami.

— Par rien.

— Nous ne nous laisserons pas attendrir.

— Oh non ! Tu as l'air d'avoir peur que je ne faiblisse.

— C'est que je te connais et qu'ils te connaissent. Enfin attendons les événements et allons déjeuner.

— Tu ne veux pas que j'aille voir à l'hôtel ce que devient Guillaume ?

— Je veux que tu te mettes à table et que tu déjeunes tranquillement. »

Il sourit, lui offrit le bras, et ils passèrent dans la salle à manger, où Amélie les attendait, une blanche serviette épinglée avec soin sur son tablier rose.



III

PREMIÈRE SECOUSSE

C fut Amélie qui prépara le dessert et qui servit le café à son grand-père. Elle allait et venait sans bruit, c'était vraiment une petite ménagère à croquer.

Ce jour-là néanmoins on entendit les tasses s'entrechoquer, et Amélie versa deux gouttes de café sur la soucoupe blanche de son grand-père.

« Fais donc attention, Amélie, cria la grand'mère : tu jettes du café sur la nappe, c'est malpropre. »

En un clin d'œil Amélie eut pris une éponge fine, de l'eau, une serviette, et le malheur fut immédiatement réparé. Cela fait, elle disparut et retourna sur le balcon. Elle pensait à son frère, elle mourait d'envie de le voir, de l'embrasser.

Les membres de sa famille ne lui apparaissaient qu'une fois l'an, vers la Noël, et cependant elle s'était mise à les aimer. Il y avait toujours des larmes dans ses yeux quand elle embrassait son père aux cheveux gris et tout courbé malgré sa forte constitution. Et lorsque sa grand'mère se laissait aller à quelque sortie contre les du Martelek, elle témoignait ouvertement que cela la froissait.

Obéissait-elle à l'attrait mystérieux qui s'appelle la voix du sang ? Suivait-elle en cela la générosité de sa nature ? Personne n'aurait pu le dire ; ce petit être délicat ne laissait pas lire facilement dans ses pensées. Cette étrange sympathie que rien ne détruisait avait un peu refroidi sa grand'mère à son égard.

Mme Chantelau voulait être aimée uniquement, et cet attachement de l'enfant pour des personnes qu'elle ne voyait qu'une fois par an la vexait.

Un jour d'ailleurs Amélie, qui avait sept ans, l'avait gravement offensée sans le vouloir.

Il y avait réunion féminine chez Mme Chantelau. Le grand salon avait été ouvert en l'honneur de sa fête. Amélie, d'abord reléguée dans son appartement, fut admise à venir partager le

goûter. Sa poupée et elle y firent honneur chacune à sa manière ; puis les deux personnages s'installèrent dans un coin du grand salon, qui ne s'ouvrait que six fois par an. Une telle distance séparait Amélie du groupe des causeuses, que celles-ci ne songèrent pas à baisser la voix. Amélie et sa poupée auraient pu apprendre des choses à faire dresser les cheveux sur leurs têtes innocentes, et suivre un cours de médisance excellemment dirigé par une dame qui avait des moustaches et qui menait à grandes guides cette conversation qu'Amélie eût pu entendre, et que tout à coup elle entendit. Fut-ce un simple effet de la sonorité de l'appartement, fut-ce une vengeance de quelque petit lutin familial logé sous les poutres qui souffrait horriblement de ne voir l'air et la lumière que six fois par an : il est certain que le nom du Martelek, son nom, arriva à Amélie aussi clairement que si le lutin fût descendu du plafond pour le lui corner aux oreilles. Amélie releva la tête. C'était la dame aux moustaches, Mme Lebrun, baptisée par les collégiens le Vieux Grenadier, qui cassait du sucre à gros morceaux sur la tête des du Martelek. Amélie n'avait pas le vilain travers de se moquer des gens. Les défauts physiques ne lui échappaient pas, mais elle se gardait d'en rire. Que de petites filles très sottes de sa pension s'étaient amusées aux dépens des moustaches de la dame qui en ce moment faisait si cruellement l'historique des du Martelek. Et Amélie leur avait dit avec ce bon sens qui la caractérisait :

« C'est très mal de se moquer de Mme Lebrun : il y a des dames qui ont des moustaches et qui sont très bonnes. »

En ce moment ce n'était pas le cas, car la dame ayant été interrompue par une autre qui dit timidement : « Vous êtes bien sévère, madame, trop sévère. Ils ne finiront peut-être pas tous ainsi, ces jeunes du Martelek », elle s'écria :

« Tous, madame, du moment qu'ils méprisent les conseils de leur sainte grand'mère, Mme Chantelau. Ce sont des bêtes féroces que ces jeunes gens ! »

La phrase était à peine tombée de ses lèvres qu'Amélie était devant elle, droite comme un I et blanche comme neige.

« Madame, ne parlez pas de mes frères comme cela devant moi », dit-elle.

Stupeur du groupe, irritation de Mme Chantelau, qui comptait sur les effroyables récits de ses amies pour inspirer à Amélie une horreur profonde de sa famille, horreur qu'elle ne ressentait pas encore.

Et rien n'avait pu vaincre cette sympathie toujours vivace, puisque, malgré le meurtre de l'hirondelle, Amélie restait tout émue sur le balcon, son joli cou tendu vers l'hôtel de l'Hermine.

Et quand elle quitta le balcon, ce fut pour traverser en courant la salle à manger. Ses mains fines trouvèrent la force d'ôter le gros verrou de la porte d'entrée.

Sur le palier assez obscur apparaissait le svelte jeune homme qui avait sauté de l'omnibus et tué l'hirondelle.

Tout à coup il sentit deux bras qui se joignaient sous le sien, et il entendit une voix aimante prononcer son nom.

« Amélie ! s'écria-t-il d'une voix de stentor. Bonjour, ma vieille. »

Il ôta son chapeau et baissa vers elle une tête qui était surmontée par une magnifique chevelure inculte et qui n'était pas sans quelque ressemblance avec une tête de loup ; elle l'embrassa à la volée.

En ce moment la porte aux énormes verrous s'ouvrit toute grande et une voix chevrotante dit :

« Mademoiselle Amélie, rentrez. Madame ne trouve pas convenable que vous descendiez seule l'escalier.

— Veux-tu que je te porte ? dit Guillaume.

— Non ; je suis grande maintenant ; viens et sois très poli avec grand'mère, mon petit Guillaume.

— J'ai une drôle de commission à lui faire ; je crois bien qu'elle va me mettre à la porte.

— Non, non, non, soupira Amélie ; je serai là ; seulement sois très poli. Donne-moi ton chapeau. »

Elle le fit entrer, ferma de ses propres mains la porte derrière lui et entra dans la salle à manger, suspendue à son bras et son chapeau mou dans la main.

« Bonjour, grand'mère, bonjour, grand-père », dit Guillaume de sa voix vibrante.

Et il alla serrer la main que lui tendait M. Chantelau, et mit son front à la portée des lèvres de Mme Chantelau, qui les y posa comme à regret et se rejeta en arrière, comme si le beau front de son petit-fils eût été un charbon ardent.

Amélie avait fait glisser un siège près de son frère, il le prit ; elle s'assit tout près de lui, ses deux mains dans le fond du chapeau, ce qui lui valut un coup d'œil très dur de sa grand'mère.

Ce fut Mme Chantelau qui entama la conversation.

« Depuis quand les petits-enfants ne viennent-ils plus demander à déjeuner à leurs grands-parents ? dit-elle.

— Grand'mère, voilà, dit Guillaume en rattrapant son chapeau des mains d'Amélie et en le faisant tourner entre ses doigts pour se donner une contenance : vous avez écrit une lettre qui n'a pas été agréable à mon père, et l'on m'a commandé de déjeuner à l'hôtel.

— On, répéta Mme Chantelau, c'est-à-dire Mlle Rosine du Martelek.

— Ma tante Rosine a joliment parlé de cela ; mais la lettre que voici est bien de mon père. »

Il tira péniblement de la poche intérieure de son veston une enveloppe très large et la passa à sa grand'mère, qui, après y avoir jeté les yeux, la tendit à son mari en disant :

« Cette fois-ci on s'adresse à vous, Pacifique ; on compte sans doute sur votre faiblesse habituelle. »

M. Chantelau prit la lettre avec un certain embarras ; mit ses lunettes et lut la missive, qui était courte.

« C'est bien toujours la même réclamation, dit-il ; voyez, Amable. »

Mme Chantelau parcourut la lettre et jeta un cri :

« Vous n'avez pas lu le *post-scriptum* ?

— Non ; il y a donc un *post-scriptum* ?

— Écoutez : « J'ai le regret de vous répéter que, si vous refusez l'arrangement que je vous propose, je me verrai dans

l'obligation de reprendre ma fille Amélie. Vous pouvez la confier à son frère Guillaume. »

— Ça, non, s'écria M. Chantelau, dont les lunettes glissèrent jusqu'à la dernière bosselure de son nez bourbonien ; il ne nous enlèvera pas Amélie. Et je ne confierai pas une enfant de cet âge à Guillaume.

— Jamais », ajouta Mme Chantelau d'une voix ferme.

Amélie, dans son saisissement, restait muette ; Guillaume souriait avec malice. Il s'était attendu à ce coup de théâtre ; il avait prédit qu'il reviendrait bredouille.

« Ce n'est pas ton père qui a écrit cela, entends-tu, dit Mme Chantelau en frappant de son doigt de fer le papier qu'elle tenait à la main. Il a écrit le corps de la lettre peut-être, mais pas le *post-scriptum*. Il rêve je ne sais quelle entreprise, et, comme tous les cerveaux fêlés, il en fait son idée fixe. »

Guillaume bondit sur sa chaise et ses yeux noirs lancèrent des éclairs.

« Papa n'est pas un cerveau fêlé, grand'mère, s'écria-t-il ; papa a autant de raison que vous.

— Amable, Amable, murmura M. Chantelau, pourquoi irrites-tu ce garçon ?

— Chez moi j'ai la liberté de parler, reprit Mme Chantelau d'une voix éclatante ; je persiste à dire que ce n'est pas du Martelek qui m'écrit cette menace du *post-scriptum*. C'est..., c'est Mlle Rosine ou Marie-Reine, qui ne vaut guère mieux. »

Guillaume écoutait, ses épais sourcils se rejoignant sur ses yeux, dont la prunelle étincelait.

« C'est Mlle Rosine, répéta Mme Chantelau, et je n'obéirai jamais aux ordres de Mlle Rosine ; elle a achevé de perdre votre maison par ses gâteries ; elle a conduit ce pauvre Bernard en Afrique sans grade, quasi déshonoré, elle a... »

— Grand'mère, s'écria Guillaume en se dressant devant elle, n'insultez pas mon frère. Ça, je ne le permettrai pas. »

Le saisissement qu'éprouva Mme Chantelau permit à son mari de glisser dans la conversation ces paroles pacifiques :

« C'est parce que ta grand'mère a eu beaucoup de chagrin des frasques de Bernard, qui était son préféré, qu'elle paraît irritée, Guillaume. Elle aimait beaucoup Bernard, qui... (il baissa la voix), qui lui rappelle son père.

— Pourquoi Bernard n'a-t-il pas été marin, grand-père ? C'était sa vocation et il n'aurait pas fait ce qu'il a fait s'il avait suivi sa vocation.

— Je te dirais bien, mon cher ami, que..., qu'il n'a pas assez travaillé pour aller au *Borda*, ce qui était peut-être sa faute ; mais je n'en sais rien. Nous ne savons guère ce qui se passe au Martelek. Oui, c'est dommage qu'il n'ait pas été marin d'une façon ou d'une autre. Eh bien, Amable, qu'allez-vous répondre à votre gendre ?

— Je lui réponds verbalement, dit Mme Chantelau. Ou plutôt je réponds à Mlle Rosine. Vous m'entendez, Guillaume ? Ne venez pas chez moi faire des scènes et veuillez m'écouter avec respect. Vous direz :

« Ma grand'mère, qui était déjà blessée de m'avoir vu déjeuner à l'hôtel, répond négativement à la lettre que je lui ai portée et garde Amélie. »

— C'est tout ? dit Guillaume en se levant.

— C'est tout ; et l'on verra si Mlle Rosine imagine d'entretenir une correspondance avec moi.

— Je dirai non pour l'argent, reprit Guillaume ; je dirai non pour Amélie.

— Non sur les deux points. M. Chantelau et moi ne nous départirons pas de nos mesures de prudence pour ce qui regarde la fortune. Quant à Amélie, on me l'a donnée à élever et nous la gardons. C'est bien le moins que nous soyons récompensés de nos peines. Et qu'est-ce que vous en feriez au Martelek ?

— Mais elle y ferait très bien, grand'mère, dit Guillaume en souriant avec affection à sa sœur. Nous sommes très emportés là-bas ; eh bien, sa douceur nous adoucira peut-être.

— Ta, ta, ta ; elle est à nous, dit M. Chantelau en faisant glisser sa chaise du côté d'Amélie et en posant sa grosse main sur sa petite épaule, comme pour en prendre possession. Elle me manquerait encore plus qu'à sa grand'mère, qui s'est fait un tas

d'occupations au dehors. Elle me lit mon journal, sais-tu ; elle me verse mon café, elle me panse les estafilades que je me fais en me rasant, elle me bourre ma pipe et chante pour m'endormir quand il me prend envie de faire une sieste à midi : pour tout dire, elle est mon rayon de soleil.

— Tu fais tout cela, Amélie ? dit Guillaume en riant.

— Elle nous tient compagnie, voilà le fait, interrompit Mme Chantelau ; et si jamais elle consentait à nous quitter, ce serait la plus indigne, la plus ingrate, la plus perfide créature. »

Amélie, effrayée du ton et de l'expression de la physionomie de sa grand'mère et aussi de s'entendre qualifier d'ingrate, d'indigne et de perfide, tressaillit de tous ses membres, et, appuyant son front sur la grosse main posée sur son épaule, elle fondit en larmes.

Guillaume se méprit sur la cause de cet accès de sensibilité, et se levant brusquement :

« Ne pleure pas, Amélie, dit-il ; je retourne au Martelek, mais je ne t'enlèverai pas, sois tranquille. Me voilà fixé et je n'ai plus rien à faire ici.

— Un instant, s'écria M. Chantelau : tu ne t'en iras pas sans avoir goûté au vieux rhum de ton grand-père. As-tu pris du café ?

— Non.

— Ma chère femme, vous permettez ? Amélie, un couvert pour ton frère. »

Amélie essuya ses larmes, et, cinq minutes plus tard, Guillaume buvait à petites gorgées une tasse d'excellent café et aspirait le parfum pénétrant qui s'échappait d'un petit verre que M. Chantelau avait rempli jusqu'au bord.

Il avait regardé Amélie faire son service et il avait dit en souriant :

« Nous ne sommes pas servis comme cela au Martelek. Ma tante Rosine met le couvert à la diable, et Marie-Reine jette la moitié du café sur la nappe. »

Mme Chantelau ne se représenta qu'au moment du départ, et ce fut pour dire d'un ton aigre à son petit-fils :



Amélie chante pour endormir M. Chantelau à l'heure de la sieste

« Il est fâcheux que tu ne puisses faire une séance chez le coiffeur. On n'a donc pas de perruquier au Martelek ? »

Guillaume avait répondu en lançant en arrière les épaisses mèches de cheveux qui s'élevaient en montagnes au-dessus de son front, et il avait pris congé en cherchant des yeux Amélie qu'il ne voyait plus dans l'appartement.

En descendant l'escalier, il la trouva cachée dans le renforcement du palier.

« Tu sais, dit-il, que je suis bien aise de ne pas t'emmenner. Ici tu ne manques de rien ; ici personne ne t'ennuie.

— Et moi j'aurais bien voulu partir.

— Bien sûr ?

— Bien sûr. Je pense souvent à papa, à mes frères.

— Eh bien, tu es une bonne fille, après tout, dit-il avec élan, et pas du tout Pirautrac. Non, non, reste ici, ma petite. Je ne dis pas que tu serais malheureuse avec nous : papa est très bon ; mais il y a tante Rosine et Marie-Reine... »

Amélie soupira.

« Et tu as ici grand'mère Chantelau ; tu veux dire cela, hein !

— Elle est bonne, dit Amélie, mais elle n'aime pas le Martelek, et cela me fait beaucoup de peine. Ah ! on m'appelle ; je ne puis jamais rester dans l'endroit qui me plaît. Adieu, Guillaume ; embrasse pour moi papa, Rodolphe, Emmanuel, tout le monde. Ah ! je voudrais bien aller au Martelek une fois au moins. »

Guillaume embrassa cordialement cette petite sœur si aimante, et en trois enjambées se trouva au pied de l'escalier.

Il la revit à son balcon quand il passa, assis auprès du cocher de l'omnibus, et, au salut qu'il lui adressa, en se découvrant et en agitant sa tête chevelue, elle répondit en secouant son mouchoir.

« Amélie est toujours occupée de ses hirondelles, je crois », disait en ce moment M. Chantelau à sa femme, qui nouait d'une main fiévreuse les brides de son chapeau.

Elle ne répondit pas, mais grommela entre ses dents :

« Amélie est une ingrate, et malgré toutes nos bontés elle a ce Martelek en tête. »

IV

LE CARACTÈRE DES PIRAUTRAC

LA visite de Guillaume mit un froid entre Mme Chantelau et Amélie. L'idée d'une séparation possible leur était venue et causait à chacune d'elles une impression différente.

« Je n'ai pas été du tout contente d'Amélie, confia Mme Chantelau à son amie, la terrible Mme Lebrun. Cette demande ridicule, qui nous a mis hors de nous-mêmes, son grand-père et moi, l'a laissée indifférente. La crise de larmes qu'elle a eue, et qui a trompé mon pauvre mari, était due à la tension des nerfs et à la contrariété que notre refus lui faisait éprouver.

— Quelle horrible ingratitude ! cria Mme Lebrun. Elle aurait dû se jeter dans vos bras, s'attacher à vos genoux et repousser son frère de toutes ses forces.

— Elle n'est pas démonstrative, et, du reste, c'est à moi qu'elle le doit, reprit Mme Chantelau. J'ai horreur des sentimentalités, je ne les comprends pas. Amélie, toute petite, était tendre et caressante. Je lui ai fait passer cela. Je sais ce qu'il en a coûté à sa pauvre mère d'avoir été sensible. On l'a accablée chez ces du Martelek, on l'a annihilée. La fille d'une Pirautrac, cependant !

— Affreux ! cria le Vieux Grenadier en levant les bras au ciel. Avez-vous bien puni Amélie pour s'être si mal comportée envers vous ?

— Non. D'abord, M. Chantelau devient d'une humeur de dogue quand elle subit une pénitence quelconque. Ensuite toutes les pénitences du monde ne lui arracheraient pas du cœur cette affection étrange qu'elle a toujours eue pour des parents qu'elle connaît à peine.

— Lui avez-vous dit au moins comme elle serait malheureuse avec eux, mais malheureuse comme une pierre ?

— Si je le lui ai dit ! Ah ! si cela ne devait pas mettre M. Chantelau aux champs, je la renverrais de ma propre autorité, et

nous verrions ce qu'elle deviendrait entre Mlle Rosine du Martelek, une hypocrite pour le caractère, et Marie-Reine, qui ne ressemble pas à sa tante, mais qui ne vaut pas mieux. »

Mme Lebrun s'empessa de dire qu'elle admirait la longanimité de sa chère amie et qu'elle n'aurait pas l'angélique patience dont elle faisait preuve. Cette enfant, qu'était-ce autre chose qu'un embarras croissant pour Mme Chantelau, qu'on ne voyait plus, ce dont toute la société se plaignait ?

La vérité était que Mme Lebrun, qui détestait les enfants en général, avait une dent contre Amélie, dont la présence avait diminué son intimité avec les Chantelau. Aussi avait-elle prédit que cette espèce d'adoption finirait mal.

Amélie, ébranlée également par la visite de son frère, souffrait de la réception qui lui avait été faite. Jamais Mme Chantelau n'avait ainsi traité ses parents devant elle ; elle la trouvait dure et même injuste, ne sachant rien des démêlés de sa famille. Elle n'avait pas eu du tout le désir de suivre Guillaume au Martelek ; jusque-là elle s'était figuré qu'il était dans sa destinée de vivre chez sa grand'mère et chez son grand-père : elle les aimait, elle ne savait encore qu'aimer ; mais qu'ils reçussent ainsi son frère, ce Guillaume qui paraissait bon malgré sa cruauté pour l'hirondelle, cela l'affligeait profondément et elle n'osait parler à personne de son affliction.

Le jour où sa grand'mère sortit de chez elle pour aller s'épancher près de Mme Lebrun, ce jour-là même Amélie se rencontra avec son grand-père dans le jardin. Il regardait attentivement au fond du bassin, où évoluaient des poissons rouges ; c'était l'intérêt qu'il portait à ses poissons qui l'avait empêché d'accompagner sa femme jusqu'à la porte de Mme Lebrun. Il n'agissait pas ordinairement ainsi. Habitué à sa compagnie, il ne la quittait que le moins possible. Si elle restait à la maison, il n'en bougeait pas ; si elle partait en visites, il devenait son cavalier, et, s'il s'agissait de parties entre dames, il s'en allait à son cercle, d'où il rapportait une moisson de nouvelles.

Amélie suivait régulièrement les cours de sa pension, et il lui arrivait bien rarement de se trouver seule avec l'un ou l'autre de

ses grands-parents. Mme Chantelau, douée d'une agilité surprenante, étant un peu partout dans sa maison, il n'y avait pas moyen de pousser un soupir qu'elle n'entendît. Mais voilà que la santé de ses poissons rouges inquiète M. Chantelau et qu'il laisse partir sa femme. Amélie, qui avait passé sa demi-heure de récréation dans ce beau jardin qui n'avait pas son pareil à Bordic, aperçut son grand-père tournant autour de son bassin, ses lunettes sur le nez.

L'occasion était propice, elle la saisit, et, prenant son élan, s'abattit près de lui.

« Grand-père, avez-vous des poissons malades ?

— Trois morts, répondit-il d'une voix lugubre.

— Bon papa, je crois qu'il est temps de les remettre dans leurs bocalux.

— Sans doute ; mais le préfet, qui est bon horticulteur, doit venir visiter mon jardin et je voudrais que le bassin eût ses poissons rouges. Moi seul à Bordic en ai une aussi grande quantité et peux les faire vivre en plein air.

— Bon papa, vous aimez bien vos poissons rouges ?

— Ils me coûtent assez cher, sais-tu ?

— C'est seulement pour cela ?

— Pourquoi veux-tu que ce soit ?

— Je ne sais pas ; je ne sais rien, moi, bon-papa, excepté une chose, c'est que je vous aime bien. »

Elle lui avait pris le bras et l'entraînait vers le fond du jardin, où s'arrondissait une magnifique charmille.

« Petite enjôleuse, dit-il en souriant.

— Je vous aime bien, bon-papa, reprit Amélie, mais j'aime aussi papa et mes frères.

— Bon ; et ta tante Rosine, et ta sœur, les aimes-tu aussi ?

— Oui ; mais je crois qu'elles ne m'aiment pas.

— De ça, tu peux être certaine. Elles se sont installées en maîtresses au Martelek, c'est tout ce qu'il leur faut.

— Mais papa, mais mes frères, pourquoi grand'mère ne les aime-t-elle pas ?

TABLE DES MATIÈRES

I L'AMIE DES HIRONDELLES	3
II POURQUOI ET COMMENT AMÉLIE FUT ARRACHÉE DU MARTELEK.....	12
III PREMIÈRE SECOUSSE	19
IV LE CARACTÈRE DES PIRAUTRAC.....	28
V DEUXIÈME SECOUSSE	36
VI OÙ LE « VIEUX GRENADIER » JOUE UN RÔLE.....	44
VII À FORCE DE SECOUER L'ARBRE, LA FLEUR TOMBE.....	51
VIII LA GRANDE RÉOLUTION	60
IX ADIEUX ET REGRETS.....	67
X LES SAUVAGEONS	76
XI INSTALLATION	85
XII LES DESCENDANTS DU BARON DE PIRAUTRAC	94
XIII AMÉLIE ADOUCIT LES SAUVAGEONS	105
XIV LES IDÉES DE M ^{LLE} ROSINE SUR LA PROPRIÉTÉ.....	115
XV ON SE DÉPOUILLE POUR BERNARD	124
XVI CE TERRIBLE BERNARD.....	134
XVII BERNARD SUIVIT LES CONSEILS D'AMÉLIE.....	142
XVIII CONFIDENCES.....	150
XIX LE VOYAGE D'AMÉLIE CHEZ M. ET MME CHANTELAU.....	157
XX LA RÉCONCILIATION.....	164